

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 22 (1934)

Heft: 441

Artikel: Une femme à la Trésorerie des Etats-Unis

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-261728>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

reuses de sa vie. Deux fois présidente, trésorière durant un intervalle, longtemps membre actif du Comité, puis présidente d'honneur, elle n'a pas cessé d'en suivre de près tous les travaux, toutes les activités, y trouvant, durant les temps de paix comme durant les lourdes années de guerre, le reflet fidèle de cette vie nationale qu'elle aimait tant.

Mais cet intérêt passionné pour les affaires féminines suisses ne l'empêcha pas de s'associer à notre travail genevois. Membre fondateur de l'Association pour le Suffrage (1907), elle collabore directement au mouvement en faveur de l'électoral et de l'éligibilité des femmes dans l'Église nationale, mouvement qui lui tient tout spécialement à cœur, à elle, protestante de vieille souche; elle préside la Société des Foyers féminins; elle fonctionne avec autorité et compétence pendant bien des années comme vice-présidente de l'Union des Femmes, et c'est à ce poste que la trouve la guerre, si bien qu'ensemble, nous fondons l'Œuvre, réorganisons le Bureau de Placement, et collaborons étroitement à toutes ces œuvres de secours. En 1912, elle a salué la naissance de notre *Mouvement*; en 1914, elle fait campagne avec une ardeur juvénile pour l'accession des femmes aux tribunaux de prud'hommes... Que de souvenirs précieux de cette constante collaboration elle pouvait rappeler avec humour et entraîn, même au cours de ces derniers mois... Hélas !

Dès le temps où, diaconesse de Reuilly, elle travaillait à Versailles, Mme Chaponnier était entrée en relations directes avec cette pléiade de femmes distinguées, appartenant presque toutes à la Société protestante parisienne, qui, à la suite de Josephine Butler, avaient entrepris la lutte contre l'immoralité; Mme d'Abbadie d'Arrast, Emilie de Morsier, Avril de Sainte-Croix, Jules Siegfried, Mme Sarah Monod, d'autres encore. Par elles, elle avait connu ces réunions de Versailles, qui préludèrent à la fondation du Conseil National des Femmes françaises, alors que, d'autre part, par Genève et l'Union des Femmes, elle était entrée en rapport avec des féministes anglo-saxonnes, telle Dr. H. Clisby. Elle était donc toute désignée pour représenter notre pays au

Congrès du Conseil International des Femmes à Berlin en 1904. Et ceci fut le début d'une autre forme d'activité. Membre du Comité du C. I. F., pendant bien des années, Mme Chaponnier en fut présidente pendant deux ans, et en devint vice-présidente d'honneur; mais sa collaboration ne se limita pas à ces titres, et sa participation à l'œuvre du C. I. F., comme correspondance, traductions, démarches, avis sages et équitables, est considérable. L'amitié très profonde et très touchante qui l'a liée jusqu'à la fin à Lady Aberdeen, la réunion chez nous à deux reprises du C. I. F., en 1908 et en 1927, la situation de Genève, ville internationale, qui la mettait en rapport direct avec des personnalités féminines de tous pays font que, maintenant, dans bien des villes d'Écosse, de France, de Hongrie ou de Norvège, l'on pleure avec nous sur le vide irréparable qui vient de se creuser.

Du C. I. F., au Comité International de la Croix-Rouge, le passage était chose toute naturelle pour Mme Chaponnier, infirmière diplômée dès le temps de son séjour à Paris. Ce fut la dernière étape de son activité, et dont elle a beaucoup joué, y trouvant avec cette collaboration masculine qu'en vraie féministe elle savait apprécier, un retour à ses préoccupations d'ordre médical d'autrefois, le contact avec les problèmes politiques internationaux, et le déploiement d'une activité sociale sur une grande échelle. Les questions touchant aux infirmières, devenues de son ressort, eurent en elle une spécialiste avertie et expérimentée, dont ses collègues masculins surent apprécier hautement les avis, les études et les rapports. Vice-présidente du Comité International, Mme Chaponnier à soixante-quinze ans entreprenait encore vaillamment des voyages pour représenter la Croix-Rouge à Paris, à Londres, à Varsovie, s'étonnant qu'on lui offrit l'escorte d'un secrétaire, tant elle était habituée à mener délibérément ses affaires elle-même! Et cette admirable vitalité d'esprit et de corps, elle l'a conservée intacte presque jusqu'à la fin. Ces dernières semaines seulement, elle espacqua les visites, puis les refusa; mais celles qui eurent le privilège de causer encore avec elle voici deux mois ne croyaient



Une séance du Comité du Conseil International des Femmes (Mme Chaponnier est assise, au fond, la cinquième de gauche à droite).

Cliché Mouvement Féministe

pas que la vieillesse, si longtemps étrangère à cette robuste nature, ferait si brusquement son œuvre. Et très vite alors, ce fut la fin.

Je ne crois pas que Mme Chaponnier m'en voudrait si, au bas du portrait que j'ai essayé de tracer de sa forte personnalité, je disais encore tout ce que nous, féministes actuellement à la brèche, lui devons. « Elle m'a ouvert les portes du travail social, ouvert les portes des organisations féminines », déclarait au sortir de son service funèbre une de ses collaboratrices, de bien des années sa cadette. Et à celles qui signe ces lignes, quelles portes n'a-t-elle pas ouvertes?... Nommée toute jeune encore secrétaire de l'Alliance de Sociétés féminines, dont Mme Chaponnier était depuis peu présidente, elle apprit avec elle le travail administratif, méthodique, régulier, d'une Association bien menée; avec elle aussi, elle apprit à connaître, puis à comprendre les femmes d'autres cantons, et put ainsi nouer parmi elles de ces solides amitiés, faites de

compréhension et d'estime. Grâce à elle aussi, elle ouvrit les yeux sur les questions civiles, morales, constitutionnelles, qui se posaient alors dans son pays; en elle encore, elle trouva une amitié sûre, indépendante des divergences d'opinion les plus carrément exprimées, une affection fidèle se traduisant par ces petites manifestations encourageantes dont nous avons le tort d'être trop avares dans notre vie de tous les jours, et qui vont pourtant au cœur: qui donc, sauf Mme Chaponnier aurait pensé à donner un coup de téléphone, simplement en félicitations d'un numéro bien réussi du *Mouvement*... Avec elle enfin, nous, ses collaboratrices, nous avons vu la valeur des principes inflexibles, la nécessité de l'optimisme, la beauté de la foi complète dans l'œuvre à laquelle on se donne. Faut-il s'étonner si, maintenant, nous nous sentons si cruellement en deuil?

E. Gb.

accordera l'aptitude universitaire. Le nombre des jeunes filles auxquelles est décerné le brevet d'aptitude ne doit dépasser dans aucun des « Länder » le 10 % du chiffre total.

En Italie, par contre, le nombre des élèves inscrits dans les institutions d'enseignement secondaire dépasse de 80 % celu de l'année dernière.

En Lettonie, le nombre des gymnases a doublé en 13 années, ainsi que celui des professeurs et des élèves.

Les communautés des pionniers de la jeunesse en Palestine élaborent expérimentalement une nouvelle formule d'éducation rurale, où l'école active joue un grand rôle. A côté des branches d'enseignement, telles que la littérature hébraïque, l'histoire, la géographie, les sciences, la sociologie, le travail manuel a sa place au point de vue éducatif, l'élève ne devant se spécialiser qu'après la sortie de l'école. La plupart des écoles possèdent un potager, une pépinière, une basse-cour et un rucher.

Dans un chapitre sur l'éducation et la paix, on nous dit comment fut fêté le jour de la Bonne Volonté dans plusieurs pays. A Helsinki, par

exemple, 6000 enfants s'étaient rassemblés pour envoyer leur salut à tous les enfants du monde. Ils ont reçu en retour des messages touchants du Japon, de la Chine, du Nyassaland, d'Australie.

Nous apprenons qu'il existe en Angleterre un « Conseil de l'amitié internationale » dont le but est d'organiser des réunions internationales de jeunesse. Au cours de l'année dernière, 400 garçons et filles, originaires de plusieurs pays, furent hébergés dans le délicieux hôtel du XVIII^e siècle, *The Chantry*, propriété de la ville d'Ipswich, et située dans un beau parc non loin de la plage de Felixstowe. Le prix de pension y est très modéré. (Pour tous renseignements, s'adresser à Miss J. Swift, *The Chantry*, Ipswich.)

Quant à la législation scolaire, nous apprenons entre autres que la Nouvelle-Zélande s'apprête à congédier les institutrices mariées. Cependant, une cour d'appel du corps enseignant devra tenir compte de la situation financière et des responsabilités de l'appelante, ainsi que de celles de son mari.

A. de M.



Les femmes et les livres

Voyageuses

I. Andrée Viollis

C'est, je crois, Albert Londres qui disait: « Si le Créateur avait prévu Andrée Viollis, il eût fait le monde plus grand. » Un livre récent de la grande reporter évoque une fois de plus les pays lointains où l'entraînent ses goûts et ses curiosités professionnelles. Dans le *Japon intime*,¹ l'auteur se défend d'avoir voulu faire une enquête en profondeur. Noter ses impressions sur un peuple aussi étrangement différent des nations européennes, décrire le Japonais chez lui, dans son jardin, dans la rue, à l'école, et partout où il s'amuse, voici son but. Elle y a touché, tout en nous intéressant et nous instruisant.

Etant femme, elle a pu pénétrer dans la maison privée japonaise, une des plus jalousement défendues qui soient. Demeures aux pièces toutes pareilles, aux nattes et boisseries

couleur de miel blond, et parfaitement vides de tout ce qui peut révéler une présence, d'une propétié méticuleuse, mais cependant pas très hygiéniques: courants d'air continus, protection illusoire contre le froid ou le chaud, pas d'appareils de chauffage, les matelas et les couvertures enfermés dans des placards, durant le jour, et en sortant le soir pour servir indifféremment aux malades et aux bien-portants, — car nul ne peut se flatter d'avoir toujours la même literie, — et surtout défaut d'installations sanitaires. Des maisons, par ailleurs soignées et élégantes, sentant terriblement mauvais.

Dans cette déprue, attachons-nous, sous la conduite d'André Viollis, à suivre la femme japonaise. Ne nous la représentons pas, sur la foi des livres ou des images, comme la femme-fleur, la femme-papillon, la femme-enfant, toute joie et insouciance. Elle n'est généralement pas jolie: petite, le dos rond, les jambes courtes et informes, le nez aplati et la bouche épaisse... Seules, les femmes de l'aristocratie ont un type moins décevant. Et elles ne se fardent pas, elles s'embellissent !

Leur éducation rigoureuse tendant toujours à émousser la personnalité, leur soumission à leur père d'abord, puis à leur époux, enfin à leur fils, la conviction que le mari est le seigneur absolu et la passivité qui en résulte, l'absence de droits et la conscience de leur infériorité, ont fait des Nippones des créatures sans spontanéité, sans confiance, et presque sans espoirs.

André Viollis remarque la douceur de la

Japonaise et les soins touchants dont elle entoure ses enfants, mais aussi son humilité devant le mari. Vient-il du dehors, elle se met à quatre pattes pour le déchausser et lui passer ses souliers d'intérieur; sont-ils à table, le père se sert le premier, passe les plats à ses garçons, et ignore sa femme et ses filles. En promenade, Monsieur marche en avant avec ses fils, et la gent féminine suit à distance respectueuse. Du doigt, et sans même se retourner, monsieur indique la direction, et jamais il n'aidera sa femme à monter en tram, ou portera un de ses paquets.

La place de la femme est partout très en arrière de celle de l'homme. André Viollis s'en aperçut le jour où, interviewant un grand personnage politique, on lui passa la tasse de thé traditionnelle après que chacun des hommes eut été servi. Un jeune Japonais lui dit un jour qu'il aimerait mieux mourir que d'embrasser sa femme en public, et les enfants établissent une différence entre leur père — le ciel — et leur mère qui ne ne représente que la terre. Etonnons-nous après tout cela que les pauvres Japonaises soient si parfaitement convaincues de leur infériorité ! La plupart sentent leur néant et n'en pleurent même pas.

Pas de conversations en public, pas d'influence sur la société. Les jeunes gens célibataires n'ont pas l'occasion de rencontrer des femmes honnêtes, et sont plus ou moins réduits à fréquenter celles qui ne le sont pas. Convaincu qu'elle est au monde uniquement pour servir son mari et lui donner des fils,

ayant une peur affreuse du divorce, car, en aucun cas, elle ne gardera ses enfants, écartée par l'autorité de son mari et de sa belle-mère, la Japonaise semble vouée à jamais à la subordination sans phrases. Eh bien ! non. Il en est qui s'impliquent petit à petit des idées d'Europe, qui lisent les journaux et les livres étrangers, qui prennent conscience de leur personnalité, et s'affranchissent de beaucoup de conventions millénaires. Ouvrières d'usines, contrôleuses de tramways, chauffeuses de taxis, vendeuses, employées de banques, typographes, téléphonistes, etc., se sont habituées à plus de liberté et aux sorties du soir avec des camarades masculins; de plus, elles se sont syndiquées et luttent ardemment dans les meetings et les grèves. En récompense, les ouvrières japonaises réclament pour elles l'égalité des salaires. On le voit, les émancipées apparaissent surtout au prolétariat. Les bourgeois ont un seul terrain où se mesurer avec les hommes: le sport. Athlétisme, basket-ball, natation, etc., elles s'y adonnent avec fougue et se sont honorablement classées aux derniers Jeux olympiques. Cependant, la plupart des jeunes Japonaises renoncent au sport quand elles sont mariées.

Quelques femmes sont diplômées d'universités étrangères ou japonaises, les professeurs féminins se multiplient, le barreau vient d'être ouvert aux futures avocates... mais les femmes-médecins ne trouvent guère de clients. Il existe quelques grandes organisations philanthropiques ou sociales, entre autres le *Fujen-toshikai*, qui a présenté les revendications féminines à la Chambre des Pairs: « La femme

¹ Ed. Montaigue, Paris 15 fr. f.